

CHRISTOPHE BUGNON



Né à la Chaux-de-Fonds par un jour de neige, le 22 avril 1967.

Après une formation en informatique, puis en pédagogie de l'adolescent et du jeune adulte, Christophe Bugnon s'est lancé dans le monde du théâtre.

Comédien professionnel depuis plus de 20 ans (troupe Peutch, improvisation et humour), spécialisé dans le théâtre interactif de prévention (forum, troupe du Caméléon), il met ses compétences de

comédien et d'improvisateur au service de la formation. Présentateur et animateur à ses heures (FestiNeuch), il est un touche-à-tout de la scène.

Chroniqueur radio (Les Dicodeurs, La Soupe, L'Agence, RSR), dans la presse (Arcinfo), il est aussi auteur pour divers artistes et émissions (Les Bouffons de la Confédération, Yann Lambiel, Sandrine Viglino, Mirko Rochat, Les Revues de Cuche et Barbezat, Fribug). Il préside la Commission Scène de la Société Suisse des auteurs (SSA). Également metteur en scène, il aime faire passer ses expériences de communication des planches à la vie quotidienne, et vice-versa!

Moi, ma vie, mon français

«Ce matin après avoir passé le rablais, j'ai pris le bus, on était tout esquiché ké.»

Cette phrase est du français. En tous cas du français à moi. Mon français. Quand j'étais petit, j'en sortais souvent des phrases du genre et je ne comprenais pas les regards circonspects de mes interlocuteurs. Tout au long de ma scolarité (fort brillante selon moi, moins selon les organisateurs), ma langue m'a joué des tours. Étant né au Val-de-Ruz, d'un père chaux-de-fonnier et d'une mère marseillaise, elle-même de mère suisse-allemande, mon français a subi les affres et les enrichissements de ce melting-pot-muesli. Tant au niveau du vocabulaire que de la prononciation. Ce n'est pas évident de savoir que le «cague-braille qui braille devant la gare», il n'y a quoi moi et mes proches qui peuvent savoir ce que ça signifie et qui comprennent que les deux «braille» n'ont rien à voir, fan de chichourle (ké du sud).

Du côté chaux-de-fonnier, aussi, si on avait au salon une table qui vaguelette,

dès l'hiver venu, le soir, nous étions contents de mettre nos katasvaïka, ou bien.

Après quelques années d'acclimatation, j'ai tout de même réussi à déterminer, dans mon vocabulaire courant, où et surtout avec qui je devais utiliser tel ou tel vocable (j'aurais écrit mot dans une revue moins littéraire, mais c'était l'occasion de le placer). Je ne sais pas si c'est comme ça dans toutes les familles, mais chez moi, le vocabulaire fait un peu office d'arbre généalogique.

Puis, il a fallu gérer les accents. Une autre source de problèmes. Quand pour l'école primaire c'est ma mère marseillaise qui me faisait répéter la dictée, en écolier appliqué (mais pas très longtemps) que j'étais, je faisais tout juste. Mais à l'école, quand c'était l'instituteur bien neuchâtelois (pire, du bas), je faisais plein de fautes. Évidemment, lui, il ne sur-prononçait pas toutes les lettres comme ma mère. J'ai donc été une pive (c'est mon côté art nouveau style sapin) en ortho-

Enfin, il y a eu le déclic. Le bonheur d'écrire juste. C'est à peu près à l'époque où j'ai appris que le français était volontairement compliqué pour pouvoir repérer les gens de la bonne société.

graphe pendant toute la première partie de ma scolarité. Disons plutôt que j'avais un français et une prononciation qui ne correspondait pas tout à fait aux standards d'usage. Mais cela a dû développer un peu mon sens de l'humour. Soyons honnêtes, quand on vit aux Hauts-Genèveys, c'est toujours difficile de ne pas rire en entendant le parler trainard des gens de Dombresson.

Enfin, il y a eu le déclic. Le bonheur d'écrire juste. C'est à peu près à l'époque où j'ai appris que le français était volontairement compliqué pour pouvoir repérer les gens de la bonne société. Oui, j'ai toujours eu un petit côté élitiste. Ne vous moquez pas: si vous lisez cette revue, vous aussi ! J'ai saisi l'importance d'écrire sans fautes lorsque j'ai écrit «L'Étranger» de Camus. Pas tout, mais les premiers chapitres en tous cas. Puisque notre prof de français nous faisait cinq minutes de

dictée en début de chaque leçon. Si nous arrivions à faire un sans-faute, nous étions dispensés de dictée la leçon suivante. Il ne me manque pas une ligne de L'Étranger. J'ai passé le cap de la grammaire sur une plage, sous le soleil, sans rien tuer, si ce n'est un peu de temps.

J'ai cru sur la fin de mes études que j'en avais fini avec les difficultés du français. Mais elles reviennent toujours à moi. En tant que Neuchâtelois qui travaille souvent sur Vaud, j'ai droit au mieux à des sourires condescendants, au pire à des remarques, quand je prononce piano ou vélo. Avec des jolis «O» ouverts, voir béats. Ça ne me touche plus comme dans les années quatre-vingt (ou huitante comme on dit chez ces rustres ignares de Lausanne), mais j'ai plutôt un petit rictus de fierté, qui me rappelle que mon français, il n'appartient qu'à moi, et pour toujours.

Glossaire pour non-initiés à mon français à moi

Rablais:	pelle large qui permet de pousser des doses rabelaisiennes de neige.
Ésquiché:	écrasé telle une sardine en boîte (de nuit ou de jour).
Cague-braille:	pantalon trop grand et son porteur trop petit.
Fan de chichourle:	enfant de jujube ou d'un attribut masculin qui peut se confondre avec un jujube.
Katasvaïka:	chaude robe de chambre d'hiver ramenée de Russie par un oncle lointain qui n'a jamais cru à la révolution d'octobre.
Pive:	fruit du sapin. Nom donné à celui qui a besoin d'un glossaire pour savoir ce qu'est une pive.